

Lorsque Lacan devint « chercheur »

Cette intervention prend place pour moi au cours d'un travail de lecture du séminaire de Lacan des années 75-76, *Le sinthome*. Plusieurs raisons m'ont poussé à proposer une telle lecture. Pour aujourd'hui, je souhaitais seulement en reformuler une seule. En effet, je me demande toujours comment les séminaires de ces toutes dernières années de l'enseignement de Lacan peuvent nous être utiles dans notre pratique et comment nous en usons, si nous en usons. Pour ma part, ce n'est pas vraiment le cas — ce qui n'est pas sans me poser quelques questions — et je dois avouer que, jusqu'à présent, je n'ai guère été convaincu par les différents témoignages cliniques dont j'ai eu connaissance et qui faisaient état de l'usage de la notion de sinthome et des nœuds.

Voilà bien deux ou trois ans que je me suis mis en tête de tenter de lire au plus près les derniers séminaires de Lacan, et notamment celui intitulé *Le sinthome*.

Ce n'était pas véritablement une découverte pour moi. Ces derniers séminaires, je les avais parcourus, lus et relus, notamment *RSI* et *Le sinthome*, et surtout, pour nombre d'entre eux, j'y avais assisté. J'y avais assisté, et je dois dire que la parole de Lacan avait eu pour moi, et pour un certain nombre d'autres de ma génération, l'effet majeur de rendre possible de trouver un analyste et de lui parler. Ce que disait Lacan était bien sûr difficile, nous n'en recevions que des fragments, et pourtant la portée de sa parole, ce qu'elle touchait, eut cet effet d'ouverture à l'analyse. Juste après l'année 1968, et contrairement à ce qui a pu se dire quelque temps plus tard, ce n'était pas donné — mais cela l'est-il jamais ? — de choisir de commencer une analyse. Le moins que je puisse dire, c'est que Lacan n'aura pas été pour rien dans cette chance qu'il fallait alors saisir pour s'y lancer, même si, à cette époque, il n'était pas question pour moi de demander à Lacan lui-même une analyse. Aujourd'hui, dans un contexte tout autre et à l'évidence encore plus difficile, il faut un courage encore plus grand à celui ou celle qui veut faire une analyse pour trouver la ressource de parler à un analyste et, de ce simple fait, engager une parole qui porte à conséquences ; ce que nous pouvons vérifier chaque jour.

J'allais donc écouter Lacan à son séminaire, certes pas d'une manière continue, mais j'y allais par périodes, l'écoutant ainsi lors de plusieurs séances d'affilée, parfois une année entière, pour ensuite suspendre ma présence avant une nouvelle série que je tentais de suivre du mieux que je le pouvais ; c'est-à-dire très mal, comme la plupart des auditeurs de ces toutes dernières années des séminaires « nodologiques ».

Trente ans nous séparent du temps de ces séminaires, notamment de celui intitulé étrangement par Lacan, *Le Sinthome*. Et il n'est pas sûr que nous soyons enfin en mesure de les lire. Rappelons que Lacan lui-même a commencé son retour à Freud à peine treize ans après la mort de celui-ci. Ce que nous pouvons, et donc ce que nous voulons, c'est tenter de lire *Le Sinthome* véritablement, de le lire en analyste, de le lire singulièrement et en particulier. Non pas que nous considérions l'enseignement de Lacan comme procédant d'une marche progressive, allant de l'avant vers je ne sais quelle « science » toujours plus affine à la pratique de l'analyse et dont la dernière période serait, selon cette vision téléologique et progressiste comme une sorte d'apothéose de ses avancées doctrinales. Non, tel n'est pas le cas, et c'est même pour cela qu'il nous importe de lire Lacan, de lire justement les avancées, les déplacements qu'elles emportent avec elles, mais aussi les incompatibilités, ce qui tient, ce qui tient toujours et encore, et ce qui ne tiendrait plus, ou plus de la même façon...

Au point qu'une date avait surgi — 1975 — qui devait donner consistance à une forme de titre pour un texte que depuis je ne cesse d'écrire sur « le dernier Lacan », comme on dit aujourd'hui. J'espère faire entendre pourquoi j'en étais venu à « titriser » l'année 1975, en ce qu'elle symbolise un temps de basculement pour Lacan et aussi peut-être la rencontre de quelque chose qui pourrait être de nature à lui avoir fait toucher (à nouveau) un point de folie, et sa nomination en un même mouvement : son sinthome sans doute, en un même acte. Ne s'y produit-il pas une sorte de mise en abîme du savoir et de l'expérience analytique elle-même, à partir des conséquences de l'introduction du nœud borroméen et de l'enchaînement qui devait suivre ? Joyce ouvrit la voie à Lacan, non sans un certain malentendu. Mais Joyce n'a été ni analyste, ni analysé, malgré les efforts de proches fortunés qui auraient aimé le voir s'allonger sur le divan de Jung. Non, Joyce était un écrivain, un homme de « lettres ». Et la question était donc posée à Lacan de ce qui pourrait se transposer pour une pratique différente — celle de la psychanalyse — d'un certain traitement de ce point de folie par le nom et par l'écrit.

Vous l'entendez, — lecture pour lecture — c'est là l'une des mes hypothèses, l'une des définitions que je donnerai du sinthome : un point de folie, longtemps, radicalement insoupçonné du sujet lui-même, un point de folie fort d'un potentiel de création propre à en transformer le destin. Autrement dit, il s'agirait d'une formation réelle et symbolique tout à la fois, qui ouvrirait la possibilité d'un devenir sujet, là où ce devenir était fortement compromis. L'analyse peut et donc se doit, se devrait d'amener un sujet à ne plus subir ou faire subir, sans recours, le « radicalement insoupçonné » de ce point de folie dans la structure.

Parler de « lectures de Lacan », aujourd'hui, ne devrait pas, selon moi, nous conduire à oublier le contexte de réception de ce séminaire que Lacan adressait à ceux qui, à partir d'une certaine date, se pressaient pour venir l'écouter.

Lacan n'a jamais résisté au plaisir de proférer telle ou telle « coquetterie » le concernant, même lorsque celles-ci étaient loin de toujours se vérifier. Comme, par exemple, celle qui consistait à dire qu'il avançait toujours la même chose. Je rappelle cette remarque qu'il livrait dans le séminaire *Encore* : « ça me fait toujours une sainte peur, dit-il, la peur justement d'avoir dit des bêtises, c'est-à-dire quelque chose qu'en raison de ce que j'avance maintenant, je pourrais considérer comme ne tenant pas le coup¹. » Pourtant la fausse modestie n'était pas son fort. Aussi, concernant la question de la lettre et du signifiant, Lacan se dit rassuré : « La lettre radicalement, est effet de discours. Ce qu'il y a de bien, n'est-ce pas, dans ce que je raconte, c'est que c'est toujours la même chose. Non pas que je me répète, ce n'est pas la question. C'est que ce que j'ai dit antérieurement prend son sens après. »

Ou encore, notons cette autre insistance ou plainte de Lacan faisant part de manière répétée de sa solitude dans la cause de la psychanalyse. Avec l'introduction des nœuds borroméens, à partir des années 1972-1973, cette solitude, si souvent mise en avant, ne devint pas feinte : Lacan s'était véritablement lancé seul dans une aventure pour le moins périlleuse.

Qui, parmi ses plus anciens compagnons, pouvaient encore partager les questions qui étaient alors les siennes ? En 1974, je participais avec quelques autres à une décade de Cerisy, organisée par Serge Leclaire. Journées passionnantes de liberté d'échanges entre analystes pour la plupart lacaniens. Leclaire devait faire paraître dans la foulée, au Champ Freudien, *On tue un enfant*, peut-être l'un de ses plus beaux livres. On chercherait en vain, dans ce livre, comme lors de cette décade, quelque chose qui serait simplement un écho aux questions et aux préoccupations de ce qui était au travail pour Lacan à cette même date, qu'on n'en trouverait pas même la trace. Et voyez du côté de Safouan, de Clavreul ou d'autres encore, le constat serait à chaque fois identique.

Non, véritablement, Lacan se retrouvait seul avec ses nœuds et les chaînes de questions qui y étaient nouées. Seul ou presque, puisque vint le temps où, à son séminaire, il ne s'adressait plus qu'à quelques uns (Soury, Thomé et peut-être encore un ou deux autres, mathématiciens pour la plupart). La solitude était d'autant plus grande que ceux-là n'avait d'autre expérience de l'analyse que de tenter de se débrouiller comme ils le pouvaient avec leur propre analyse, pour autant qu'ils étaient en mesure de la poursuivre. Or, jamais Lacan analyste ne perdit le fil de l'expérience qui était la sienne au cours de ces années : avec les nœuds borroméens, ont été remises en question aussi bien la lecture de ce qu'il en était, pour Freud, de la réalité psychique et de l'Œdipe, mais aussi et surtout de ce qui ouvrait, dans la pratique des cures, la possibilité de nommer et

¹ J. Lacan, *Encore*, Paris, Seuil, 1993, p. 36.

d'opérer sur le symptôme : « [...] en user jusqu'à atteindre son réel, au bout de quoi il n'a plus soif² ».

Du coup, la nature même du séminaire *Le sinthome* (puisque c'est à partir de lui que je travaille actuellement) est pour le moins à requestionner. S'agissait-il là encore d'un enseignement ? Peut-on encore appeler « leçons » les séances de ces séminaires nodologiques. Ou alors, oui, plus au sens d'une « leçon de courage » que de ce qu'on appellerait « une leçon de choses », et qui consiste à montrer non seulement le désir en action, le désir qui ne renonce pas, le désir qui s'entête et qui ne lâche pas le bout de Réel qui le tient... Vingt ans ou trente ans plus tard, « à froid », la valeur enseignante apparaît autre, et peut-être est-elle plus intéressante car plus reliée directement à ce que nous pouvons attendre d'une lecture pleinement assumée comme telle ; et ce serait là mieux souligner, selon moi, combien nous assistions sur le moment à autre chose qu'à des leçons. Aussi préparées qu'elles aient été, ces séances de séminaire donnaient le plus souvent, et bien plus que par le passé, le sentiment que Lacan improvisait pour une part importante et essayait de s'y retrouver dans l'errance qu'il subissait alors plus qu'il ne l'aurait sans doute souhaité et qui n'était pourtant pas celle du non-dupe qu'il avait mise en valeur peu avant. On peut, aujourd'hui encore, faire une petite expérience qui rend compte, mieux qu'un long discours, de ce qui s'est produit pour Lacan, en un temps d'à peine deux ou trois années — entre, par exemple, 1972-1973 (*Encore*) et 1975-1976 (*Le sinthome*). J'ai écouté successivement deux enregistrements de séance de séminaire : celle du 20 Février 1973 — où Lacan aborde la question de la jouissance féminine, en tant que jouissance supplémentaire : « *Vous remarquerez que j'ai dit supplémentaire. Si j'avais dit complémentaire, où en serions-nous ?* » — et puis ensuite, celle de la première et décisive séance du 18 novembre 1975, pour *Le sinthome*.

J'avais assisté à ces deux séances et ma mémoire ne me permettait pas de me souvenir de ce qui m'a sauté aux oreilles en écoutant ces enregistrements. Lors du séminaire *Encore*, nous entendons un Lacan triomphant, « claironnant » même, un Lacan qui exulte littéralement en exposant ce qu'il trouve à chaque instant et qu'il énonce en une voix forte, assurée, et dont le rythme d'élocution est extrêmement soutenu. À peine plus de deux années plus tard, tout change : la voix de Lacan est tout autre ; elle est incroyablement ralentie. Elle se cherche, se ressource au prix de nombreuses pauses, ou d'hésitations. Pourtant pas question, me semble-t-il, d'attribuer seulement cela aux atteintes du grand âge — Lacan a alors seulement soixante quatorze ans, suis-je tenté de dire — ni même à la maladie. Non, lorsqu'il se lance dans *Le sinthome* avec Joyce, Lacan a toujours toute sa tête ; il suffit pour le vérifier d'ouvrir aujourd'hui le séminaire et de commencer à lire. En fait, il s'agit bien de tout autre chose. Lorsque Lacan s'engage plus avant dans la logique propre aux nœuds, à trois, puis bientôt

² J. Lacan, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 15.

contraint de passer à quatre (on y reviendra si possible ici même, alors que cela demande pour être suivi de près de longs questionnements plus propices à l'espace d'un séminaire), puis aux problèmes du nœud borroméen généralisé, il se voit lui-même s'enfoncer en des contrées dont il pressentait qu'il ne sortirait plus. Il en eut l'intuition jusqu'à oser le formuler à ses auditeurs. Imagine-t-on ce que cela lui en aura coûté d'exposer en direct, publiquement, ses tâtonnements ou ses errances, le fait qu'il s'embrouillait et jusqu'à parfois en être réduit à se taire.

Quel sens dès lors donner à cette autre insistance que Lacan mettait à indiquer à son auditoire combien il parlait dans son séminaire, et depuis le début, de la place de l'analysant. Qui pouvait encore à cette date occuper pour lui « la place de l'analyste » ?

Tout au long de ses dernières années de séminaire, et au moment même où il se plaignait de beaucoup tâtonner pour trouver peu, Lacan devint avant tout et, contre son gré, un chercheur. Se faisant dupe des logiques mathématiques du nœud, il se plia aux contraintes qu'implique le « tourner en rond » de toute recherche : « Il me semble difficile de s'intéresser à ce qui devient une recherche. Je veux dire que je commence à faire ce qu'implique le mot de recherche, soit à tourner en rond. Il y avait un temps où j'étais plus claironnant. Je disais comme Picasso — *Je ne cherche pas, je trouve*. Mais j'ai plus de peine maintenant à frayer mon chemin³. »

Comment lire la réaffirmation de Lacan quant au caractère avant tout mathématique de sa recherche — je renvoie ici à la réponse⁴ qu'il donna à J. Mouchonnat qui lui faisait part du désarroi qui avait été le sien en l'entendant dire que « la métaphore du nœud borroméen à l'état le plus simple est impropre » ? Comment entendre cette réponse, s'agissant dans le même temps de l'analysant, d'abord de l'analysant ajouterai-je, qui n'eut de cesse de réaffirmer que la vraie portée du nœud borroméen était à trouver dans sa pratique⁵ ?

Les trouvailles se firent plus rares, et plus encore les inventions. Pourtant, pour ce qu'il en est des trouvailles, les dernières d'entre elles ont été obtenues peut-être mieux encore grâce à l'action de *lalangue* elle-même qu'à la topologie du nœud. Ce qui montrait que, pour Lacan, la poétique de *lalangue* le disputait à l'abord topologique lui-même et restait pour lui une voie privilégiée dans l'analyse. Au point que l'extension de l'équivocité signifiante mise en acte dans la langue même — dans sa « lalangue » — le conduisit à multiplier les néologismes à l'envi. Cette pratique prit une telle extension qu'elle finit par

³ J. Lacan, *Le sinthome*, op. cit., p.91.

⁴ J. Lacan, *La topologie et le temps* : « Ce qui me tracasse dans le nœud borroméen, c'est une question mathématique et c'est mathématiquement que j'entends la traiter ». Le 20 février 1979

⁵ Par exemple : « [...] ce que je dis est un frayage concernant ma pratique, et qui part de cette question que je ne poserais pas si je n'en avais dans ma pratique la réponse — qu'est-ce qu'implique que la psychanalyse opère ? » *RSI*, le 14 janvier 1975.

nous poser la question du sens même que peut prendre ce que je n'hésiterais pas à qualifier de recours à une *équivocité généralisée*. Ce pas fut franchi et assumé à l'aide de l'étayage que lui offrit l'écriture de Joyce, rencontre préparée de longue date (cf. *La lettre volée*) mais singulièrement soutenue par la présence active de J. Aubert. Pour ce qui me concerne, il ne fait pas de doute que l'entêtement de Lacan, avec les nœuds, mais aussi avec l'écriture de Joyce, trouve sa source à partir de son désir d'analyste, de son désir d'être meilleur analyste encore qu'il ne l'était, face aux difficultés rencontrées dans les cures. Et il énonça ce souhait de plusieurs façons, notamment lorsqu'il précisa qu'il le serait, meilleur analyste, s'il était un peu plus psychotique, puis encore une autre fois lorsqu'il exprima son regret de ne pas être plus poète — plus « poète ».

Dans les années qui ont suivi sa mort, quelques-uns, quelques cartels, se sont attelés à lire, à tenter de déchiffrer les enjeux analytiques d'une telle aventure, mais trente ans après, il faut bien constater que les résultats ne sont pas probants. C'est peu de dire que je reste personnellement non convaincu par les usages cliniques qui sont faits des notions élaborées en ce temps-là. Les nœuds, le sinthome, autant de notions qui ont été utilisées le plus souvent un peu n'importe comment, allant parfois jusqu'à couvrir de termes sophistiqués des pratiques de renforcement suggestif du moi au titre des fameuses suppléances que le sinthome serait à même de proposer à un « défaut de nouage ». Il s'en faut souvent de peu pour que le discours analytique ne glisse vers celui du maître. Loin d'apporter de véritables lumières aux difficultés peu ou prou obscures des dernières fusées du séminaire, nombre de ses dites applications à la clinique me paraissaient embrouiller un peu plus les choses. Il revient pourtant à chaque psychanalyste, pour qui l'enseignement de Lacan compte et a compté pour beaucoup dans son propre devenir psychanalyste, de subjectiver en analyste ce que Lacan a tenté de transmettre jusqu'à la fin.

Cette journée organisée entre deux associations de psychanalyse (le Cercle Freudien et l'École de psychanalyse Sigmund Freud), issues toutes deux, directement ou indirectement, de l'École freudienne de Paris, témoigne, au-delà de la commune référence à la lecture de Lacan, d'options différentes sur quelques points qui ne sont pourtant pas mineurs. Je choisirai de n'en relever qu'un seul. Le Cercle Freudien s'est, entre autres choses déterminantes, constitué à partir d'un questionnement sur ce qu'avait été la passe à l'EFP et sur ses « impasses », de telle sorte que la question pratique de la passe — l'effectuation d'une procédure — y a été mise de côté, en suspens. Ses nouvelles procédures d'inscription de la pratique du psychanalyste, difficilement élaborées, montrent la distance que le Cercle freudien a mise entre la passe et l'association elle-même. Tel ne semble pas être le cas pour l'École de psychanalyse Sigmund Freud, comme l'a explicitement montré aujourd'hui encore le travail présenté par Charles Nawawi.

Ajoutons qu'au Cercle (mais pas seulement au Cercle) la dernière partie du travail de Lacan sur les nœuds a, très longtemps, été mise de côté, inabordable, non véritablement lue en quelque sorte. Seul, peut-être, notre ami François Baudry⁶, mort prématurément, s'était risqué à poursuivre son travail de lecture de Lacan, en interrogeant les différents niveaux d'opérativité que les nœuds borroméens introduisaient dans le discours analytique.

Sans doute est-il possible d'inventer et de pratiquer des procédures de passe, avec ou sans nomination d'analystes, et même de se donner comme objet de reprendre comme tels les termes de Lacan concernant *la passe*. Pour autant, il me paraît risqué de nouer trop étroitement ces procédures à une théorie des nœuds qui, en l'état, me paraît insuffisamment élaborée pour surmonter les difficultés internes telles qu'elles nous apparaissent à la lecture de ces séminaires nodaux. Je pourrais mettre en relief ces difficultés en me saisissant, par exemple, de la question de la nomination⁷ puisque celle-ci a été soulevée et en partie élaborée ici même par Charles Nawawi.

En fait, l'une des difficultés de la lecture de Lacan, en ce point précis de la nomination, tient en fait à une double instabilité de la dimension du symbolique que Lacan fait entendre de plusieurs façons et à plusieurs reprises, sans pour autant, semble-t-il, trancher nettement. Il est à peu près assuré que Lacan en arrive à penser que le symbolique, comme tel, comme dimension, ne semble pouvoir rendre compte par lui-même de certaines réalités cliniques comme, par exemple, la question de la nomination qui ne peut se résorber uniquement dans le symbolique. D'où le recours, dès le 13 mai 1975, dernière séance du séminaire RSI, à l'introduction, à côté du réel, de l'imaginaire et du symbolique, d'une quatrième dimension, nouée aux trois autres, celle de la nomination. S'en suivent donc trois nominations différentes — la nomination imaginaire, la symbolique et la réelle. Si la nomination est bien dans l'esprit de Lacan, ce « quart élément » qu'il distingue du symbolique, n'y aurait-il pas alors, au-delà d'un nœud à quatre que cela semble indiquer en une première (et trop rapide) approche, la possibilité d'un nœud à six. Et, en effet, si à chacune des trois nominations (i, s, r) correspond un nouage différent, alors cela serait peut-être bien un nœud à six qui en répondrait au mieux. Rappelons que Lacan ne l'excluait pas puisqu'il annonçait, le même jour, son intention de poursuivre l'année suivante avec pour titre du séminaire « 4 ,5, 6 ». Il le précise même plus explicitement en notant :

Toute la question est de savoir si la nomination relève, comme il semble apparemment, du symbolique. Le moins qu'on puisse dire, c'est que, pour mon nœud, la nomination est un quart élément. (...) Un quart cercle noue les

⁶ F. Baudry, *Éclats de l'objet*, Paris, Éditions Campagne Première, 2000.

⁷ Rendons à J. Allouch d'avoir été sans doute le premier, il y a déjà plus de dix ans (*Freud, et puis Lacan*, Paris, EPEL, 1993), à attirer notre attention sur ce point essentiel.

trois d'abord posés comme dénoués. À s'engager dans ce quatre, on trouve une voie particulière qui ne va que jusqu'à six⁸.

On sait pourtant qu'après son importante intervention au symposium sur Joyce de juin 1975 telle n'a pas été la voie retenue par Lacan. Non seulement il abandonna l'idée d'un « 4, 5, 6 », mais c'est pour alors s'en tenir, avec le sinthome, au quatre, ce qui, ajoutait-il, n'en était pas « pour autant moins lourd ».

Le nœud à trois n'allait pas. Il n'allait pas topologiquement. Il n'allait pas pour répondre de la clinique analytique. Lacan en fit le constat et décida de scinder le symbolique en deux, d'où il ressortira le symbole et le symptôme ; pour ensuite proposer une nouvelle « ancienne » écriture pour le symptôme : le sinthome. Le nœud à trois, comme objet topologique, s'en trouvait changé, puisque les quatre ronds de ficelle n'étaient dès lors plus équivalents. C'était même là l'un des résultats recherché par Lacan. Ils n'étaient plus équivalents et pourtant noués borroméennement. Pour en arriver à cette fin, Lacan liait réel et imaginaire d'un côté, et symbole et symptôme de l'autre. Chaque terme d'un des deux couples étant interchangeable avec l'autre dans le même couple. D'où une question que je formule sans pour l'instant entrevoir de réponse analytique qui en rendrait compte : comment entendre ce couplage entre le rond de l'imaginaire et celui du réel qui est ici proposé par Lacan ? Que voudrait dire que nous pourrions considérer comme équivalentes, dans ce nouage, la dimension de l'imaginaire et celle du réel ? Quel sens et quelle portée donner à une telle proposition dans la pratique de l'analyse ? Et à quelle condition cela pourrait-il s'envisager ? On pressent les nouvelles difficultés qu'une lecture de ces séminaires emporte.

Enfin, dernière question de topologie des nœuds, déjà évoquée, et que j'expliciterais ainsi : comment entendre que la scission du symbolique en symbole et symptôme qui accompagna le passage au nœud borroméen à quatre ronds (dès le 18 novembre 1975) ait entraîné une mise en suspens de l'élaboration de la nomination (les trois: Ni, Ns, Nr) ? D'autant plus que cette élaboration relancée à la fin du séminaire RSI, selon des données qui ont été rappelées plus haut, soulevait de nouveaux problèmes irrésolus (nœud à quatre ou à six ?).

Après cette série de questions, il en reste une qui me semble subsumer toutes les autres. Pourquoi donc s'acharner (le mot n'est pas trop fort) à lire le dernier Lacan ? Un certain nombre de réponses viennent spontanément à l'esprit. Pour *Le Sinthome*, via Joyce, la place majeure que Lacan accorde aux artistes, aux écrivains et aux poètes, comme Freud le fit en son temps et à sa manière qui étaient autres, suffirait en ce qui me concerne à justifier un tel acharnement. Mais, si n'était l'énorme enjeu clinique que nous pressentons ici

⁸ J. Lacan, *RSI*, séance du 13 mai 1975.

engagé, nous n'aurions sans doute pas l'énergie de nous lancer (et de nous tenir) dans un tel investissement de lecture de textes, non seulement difficiles mais, pour ce qui concerne les tout derniers de Lacan, de risquer de nous retrouver confronté à *l'illisible* même. Il suffit, pour en faire l'expérience, de lire à haute voix la première page du dernier texte jamais *écrit* par Lacan, le texte donc de la conférence qu'il fit au symposium sur Joyce de juin 1975, à Paris, à la Sorbonne, et qu'il remit aux éditeurs des actes, en 1979, sous le titre : « Joyce le Symptôme ».

Il y va bien d'un énorme enjeu clinique, puisqu'il nous faut bien prendre acte qu'avec *Le Sinthome*, Lacan remet en cause un certain partage structural, bien stabilisé entre la névrose, la psychose et la perversion. Mais, surtout, il me semble renouer avec ce qui l'avait mené aux confins de Freud : la folie. Et il est vrai qu'avec *Le sinthome*, Lacan prend le large avec le symptôme comme valeur de vérité, au sens de Freud. Du coup, le rapport du sujet au réel se trouve réabordé différemment, notamment en faisant place à ce qui ne tient pas pour le sujet dans la structure et qui a affaire avec la folie : un certain traitement du réel concerné et qui ne relèverait pas du refoulement, mais d'un autre abord du négatif : forclusion ou démenti — *Verwerfung* ou *Verleugnung*.

Précisons un peu plus l'enjeu qui me guide. Le séminaire XXIII, *Le Sinthome*, et ceux qui l'entourent me semblent marquer, entre autres, un certain retour de Lacan à ses débuts et à sa rencontre avec Freud, du fait de la folie. C'est quelque chose qui pour moi est au travail depuis fort longtemps. J'avais, avec quelques autres, initié et réalisé un numéro de la revue *Che Vuoi ?* à partir de cet intérêt et j'avais proposé comme titre à ce numéro : « La folie insoupçonnée⁹ ». Au départ, il y avait le croisement d'une fréquentation fort ancienne des textes des surréalistes, et notamment du livre de Breton, *Nadja*, avec d'autre part une vraie confiance tardive de Lacan, que je préfère redonner sans tarder :

[...] J'ai été mordillé par quelque chose qui m'a fait glissé vers Freud [...] ça peut paraître frappant que ce soit à propos de la psychose que j'ai glissé vers cette question. Il a fallu Freud pour que je me la pose vraiment. C'est : qu'est-ce que c'est que le savoir ? [...] J'y ai été happé, parce que la patiente de ma thèse, le cas Aimée, elle savait. Simplement elle confirme ce dont vous comprendrez que j'en sois parti, elle inventait. Bien sûr, ça ne suffit pas à assurer, à confirmer que le savoir ça s'invente, parce que, comme on dit, elle débloquent. Seulement c'est comme ça que le *soupçon* (je souligne le terme) m'en est venu. Naturellement je ne le savais pas¹⁰.

Ajoutons — je poursuis là mon hypothèse — que le sinthome, pour autant qu'il est travaillé et élaboré dans l'analyse où il s'agit d'entamer le réel du symptôme, est un savoir inventé par le sujet qui produit, de ce fait, un autre

⁹ *Che Vuoi ?*, *La folie insoupçonnée*, L'Harmattan, 1995, n° 4.

¹⁰ J. Lacan, *Les non dupes errent*, séance du 19 décembre 1974.

rapport au réel. Il est lui-même comme signifiant et aussi comme lettre, un bout de réel de lalangue.

J'en viendrai à ma deuxième citation, celle de Breton, qui est tiré de *Nadja* (vous connaissez ce livre qui rapporte la rencontre désastreuse, le coup de foudre de l'auteur avec cette jeune femme, croisée un jour de désœuvrement sur la rue La Fayette, un 4 octobre de l'année 1926, mais aussi l'autre rencontre autrement désastreuse de Breton avec la psychiatrie de l'époque et qui le confronte « à ses pompes et à ses œuvres » qu'il brocarde avec joie — « [...] l'aplomb des gens qui vous interrogent quand vous n'en voudriez pas pour cirer vos chaussures, comme le professeur Claude à Sainte-Anne, avec ce front ignare et cet air buté qui le caractérisent "On vous veut du mal, n'est-ce pas ?" [...] »¹¹. N'oublions pas que Breton avait été interne en psychiatrie.

Lacan avait dû apprécier¹².

Donnons à entendre ce que je considère comme la prise en compte, par Breton, de l'enjeu réel de cette rencontre :

D'autres que moi épilogueront très inutilement sur ce fait, qui ne manquera pas de leur apparaître comme l'issue fatale de tout ce qui précède. Les plus avertis s'empresseront de rechercher la part qu'il convient de faire, dans ce que j'ai rapporté de *Nadja*, aux idées déjà délirantes et peut-être attribueront-ils à mon intervention dans sa vie, intervention pratiquement favorable au développement de ces idées, une valeur terriblement déterminante.

Où il apparaît que Breton n'était pas sans savoir ce qu'il en avait été de l'action du « transfert » déchaîné en folie. Ce qui n'empêche pas que chez lui, ni le « psychiatre », ni l'écrivain, ne permirent à *Nadja* de peut-être inventer, à partir de son savoir inconscient, un sinthome propre à lui permettre de vivre sa folie d'une manière pas si traumatique si tel est bien ce qui peut être entendu du sinthome lacanien.

¹¹ A. Breton, *Nadja*, Paris, Gallimard, 1964, p.160.

¹² Je renvoie ici au très beau texte d'Annie Tardits, « Une promesse de jeunesse : le rendez-vous de Lacan avec Joyce » *Carnets de L'École de psychanalyse Sigmund Freud*, n° 55.